

# *Introduction*

## *Regards d'historiens*

### *sur le voyage*

Jérôme GRÉVY\*

Le voyage est devenu aujourd'hui un phénomène de masse, du moins dans notre société occidentale. Sa banalisation conduit à l'erreur majeure qui consiste à projeter dans le passé, souvent implicitement et involontairement, les formes du voyage d'aujourd'hui.

Le voyage du touriste du XXI<sup>e</sup> siècle n'est plus qu'un déplacement parmi d'autres, une simple parenthèse, un moment de délasserment confortable et rapide. Le touriste-spectateur observe par la vitre le monde qu'il parcourt. Il réalise scrupuleusement un circuit pré-établi, en suivant les indications du guide. Il se photographie devant le monument dont il connaît déjà la représentation et envoie immédiatement l'image numérique à ses amis avec la question rituelle : « Devine où je suis! ».

Or il n'en a pas toujours été ainsi, loin s'en faut. Le mot est le même mais la démarche a été transformée par les conditions techniques et l'environnement social. Il est indispensable de se débarrasser de ce préjugé afin de comprendre ce que voyager voulait dire. Dans le cadre de cette étude pluridisciplinaire, je me propose de faire le point sur l'historiographie du voyage au XIX<sup>e</sup> siècle. La méthode mise en œuvre par les historiens permet d'opérer le décentrement nécessaire à l'étude du voyage. Mon propos ne vise pas à donner une grille d'analyse, un modèle à suivre qui serait valable pour l'étude de tout voyage mais à proposer des repères et des pistes qui témoignent de la complexité et la richesse de l'objet d'étude qu'est le voyage.

Après avoir rappelé, dans une première partie, les conditions de l'émergence de l'histoire du voyage et son affirmation dans le champ de l'historiographie, j'en déclinerai les différentes facettes ainsi que ses enjeux intellectuels.

## LE RÉCIT DE VOYAGE : QUEL OBJET ? POUR QUELLE HISTOIRE ?

■ Depuis longtemps, l'esprit de curiosité manifesté par les Européens les a portés à s'intéresser aux mondes et cultures extérieurs, qui ont suscité à la fois fascination et répulsion. D'où un intérêt marqué pour les écrits qui relataient les voyages accomplis dans les contrées lointaines et inconnues. La Renaissance accentua ce mouvement. De nombreuses relations de voyage, à commencer par celle de Montaigne en Italie, décrivaient des mondes merveilleux et multipliaient les anecdotes héroïques.

Lorsque les historiens mirent au point des protocoles « scientifiques », au XIX<sup>e</sup> siècle, ils se préoccupèrent peu d'étudier le voyage. L'approche biographique ne pouvait ignorer le déplacement du personnage dont la vie était rapportée, mais il était seulement mentionné sans être accompagné d'un questionnement spécifique. Tout au plus était-il noté que tel homme avait la « passion du voyage », que tel peintre ou tel musicien avait été à Rome mais ce trait était rarement explicité. Sans doute est-ce pour nous un indice de la peur du vagabondage, fantasme de la bourgeoisie sédentarisée qui s'épanouit en réaction contre les mutations rapides issues de l'industrialisation et de l'urbanisation. Le tournant historiographique de l'école des Annales, à partir des années 1930, ne suscita pas un intérêt particulier pour l'étude du voyage. L'histoire sérielle, qui s'appuyait principalement sur des archives administratives, relevait des lieux de naissance ou de décès, des lieux de résidence mais était impuissante à saisir cet entre-deux que constitue le voyage, pas plus qu'elle ne disposait de données permettant de mesurer avec précision les déplacements temporaires.

Car le voyage était traditionnellement saisi presque exclusivement à travers les récits qu'en laissaient les voyageurs. Il était l'apanage d'une élite – cette toute petite minorité qui voyageait et qui lisait –, qui préoccupait moins les scientifiques des *Annales* que les grandes masses. C'est pourquoi, de fait, les historiens ne se préoccupaient guère d'étudier le voyage. La certitude que ce genre littéraire répondait à un certain nombre de stéréotypes et qu'il ne pouvait donner des éléments absolument certains et fiables suscitaient la méfiance de l'historien. Les récits de voyage relèvent de la création d'auteur. Celui-ci relate ses souvenirs et ne se prive pas de les transformer, soucieux d'embellir la réalité ou d'en donner au contraire un tableau tout en noir. De Chateaubriand à Stendhal en passant par George Sand et Lamartine, les romantiques contribuèrent à faire évoluer le genre en mêlant à la découverte de lieux et à la narration anecdotique la quête de soi-même. Ils contribuèrent, en définitive, à établir une vue illusoire des contrées visitées qu'ils ne donnaient à voir qu'à travers le prisme du moi d'un visiteur souvent plus attentif à ses sentiments et ses passions qu'aux lieux visités et aux personnes rencontrées<sup>1</sup>.

Au cours des années 1970, l'histoire des mentalités constitua la première tentative pour sortir d'une histoire sociale exclusivement fondée sur des données chiffrées et contribua à changer le regard de l'historien. L'histoire culturelle, qui en est issue, fit entrer le voyage de plain pied dans le champ de la production historiographique<sup>2</sup>. Cette transformation reposait sur deux inflexions majeures : un élargissement des sources et un changement du questionnement. Sortant de la « grande littérature », l'historien ne dédaignait pas de lire attentivement d'autres écrits, qui fleurirent

notamment au XIX<sup>e</sup> siècle, comme les romans populaires parus dans la presse à grand tirage, les guides de voyage, ou encore les prospectus, qui sont autant de documents précieux. Signalons par exemple l'étude de Daniel Nordman sur les Guides Joanne<sup>3</sup> ou celle de Bernard Lerivray sur les Guides bleus<sup>4</sup>. Les récits du voyage en Italie, qui fleurirent au XIX<sup>e</sup> siècle, nous fournissent des descriptions figées des lieux et des monuments, des paysages et des « indigènes ». Ces textes se copient, se suivent et se ressemblent et pourraient sembler peu utiles à la connaissance du passé. S'ils sont de peu d'utilité pour mieux connaître l'Italie du XIX<sup>e</sup> siècle, ils nous en apprennent sur les représentations que s'en faisaient le voyageur et ses lecteurs. Autrement dit, l'historien a déplacé son regard, ne le portant plus exclusivement sur l'écrivain, ses impressions et son style, mais considérant avec attention son lectorat, s'interrogeant sur la réception de cette littérature. S'appuyant sur l'histoire du livre et de l'édition, il se demande l'accueil qui était fait aux différents titres proposés par les maisons d'édition ainsi qu'à leurs catalogues et la diffusion que connaissaient ces ouvrages. Sans omettre l'interrogation fondamentale sur l'usage qu'en faisait le lecteur. S'agissait-il d'une préparation au voyage, comme le laisse penser le guide lui-même ? Ou bien le livre était-il glissé dans la poche et lu devant le monument visité ? Ou encore n'était-il pas une invitation au voyage par procuration ? Dans sa thèse, Sylvain Venayre s'est ainsi interrogé sur le succès littéraire qu'avaient connus les récits d'aventure entre 1850 et 1950<sup>5</sup>.

Mais ce travail sur les représentations forgées par cette littérature vulgarisée du voyage est loin d'épuiser l'apport que procure l'étude du voyage. L'historien se préoccupe également de reconstituer les conditions matérielles du voyage.

#### UNE HISTOIRE MATÉRIELLE DU VOYAGE

■ Si le récit de voyage répond à des canons bien précis, il n'en fournit pas moins une foule d'indications sur les conditions matérielles selon lesquelles s'effectuait le voyage. Celles-ci ne sont pas anecdotes accessoires. Elles donnent de l'épaisseur humaine au voyage. C'est pourquoi l'historien pose aux documents de nombreuses questions qui pourront lui permettre de rétablir ce que le contemporain ne prenait pas nécessairement la peine de souligner.

Le voyage change de ce fait de statut. Il constitue un moment particulier, qui peut être étudié pour lui-même. L'historien Attilio Brilli s'est ainsi appliqué à retrouver ces nombreux petits détails qui, mis bout à bout, constituent la réalité du voyage<sup>6</sup>.

Se dégageant de la narration, mais s'appuyant sur des touches concrètes qu'elle donne, l'historien saisit toute l'importance de la préparation. Le voyage ne s'improvise pas. Il a été l'objet d'une maturation, qui peut-être de la part de l'intéressé l'objet d'une relecture attentive. Une envie d'ailleurs, le goût de l'aventure, le désir d'admirer des beautés décrites par d'autres, la recherche d'un sujet d'étude littéraire ou picturale, la quête d'un absolu : chacun a le sentiment de répondre à des aspirations personnelles et secrètes, mais l'historien y perçoit dans cet appel un mouvement de société. Pour reprendre l'exemple de l'Italie du XIX<sup>e</sup> siècle, que nous connaissons moins mal, il est incontestable qu'une irrésistible invitation au voyage saisit la bourgeoisie. Elle naît pendant les études secondaires, à la lecture des textes

de César ou Tacite, et est entretenue par les visites de musées, où l'on admire les toiles rapportées par les armées de Napoléon ou les copies des grands maîtres.

Lorsque ce désir prend forme, le futur voyageur se préoccupe du financement, de l'itinéraire qu'il va accomplir – et il s'aide des fameux guides de voyage, diffusés dès le XVII<sup>e</sup> siècle, des objets à rassembler. La manière dont la famille et les proches acceptent – ou n'acceptent pas – le départ nous en dit beaucoup sur le rapport que cette société entretient avec l'autre, l'étrange et l'étranger, avec le lointain. L'on sait que, pour les jeunes gens de la gentry, le Grand Tour constituait un moment initiatique, un apprentissage des choses de la vie avant d'entrer dans le monde des adultes. La famille – le père surtout –, était on ne peut plus favorable à ce projet. Il existe cependant bien des récits de baroudeurs relatant le temps du déchirement et les pleurs maternels au moment du départ. Ces épisodes ne relèvent pas seulement d'un topos littéraire, car les voyages étaient longs et les retours incertains. Il s'agissait d'une séparation et d'une absence. Ce point pourrait sembler une évidence, mais il doit être rappelé, surtout dans la société contemporaine où les moyens de communication contribuent à donner le sentiment de la présence et donc à faire que l'absence ne soit plus une séparation.

Les conditions du voyage proprement dit méritent également d'être précisées. Il n'y a rien de commun, en effet, entre le passage du Grand-Saint-Bernard à dos de mulet, dans le froid et la neige, et le passage du tunnel de Frejus dans un train de luxe. Plus qu'une évolution, il s'agit d'une rupture, liée aux mutations technologiques et au développement des infrastructures routières puis ferrées. Pendant les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, le Grand Tour n'était plus une expédition aventureuse mais le voyage ne relevait pas encore du tourisme. Lady Morgan notait ainsi, vers 1818, que les conditions étaient bien meilleures pour l'ascension du col du Mont-Cenis: « Tout ce qui vingt ans plus tôt était dangereux se présente désormais aisé, plaisant et sûr; sûr au-delà de l'accident fortuit, sublime au-delà de tout. Tandis que nous progressions, la route était enneigée, mais la rampe de chaque côté en signalait l'ampleur, et la façon aisée par laquelle elle grimpait en serpentant de tournant en tournant, montrait l'audace, l'excellence et la perfection du tracé<sup>7</sup>. » Amélioration qui permit à Madame de Staël, lors de son exil de 1805, de faire la route avec deux voitures, accompagnée par ses trois enfants, sa domesticité, son intendant, sa femme de chambre. Indéniablement, le chemin de fer fit basculer le voyage dans un autre habitus. Quelle que soit la période ou le personnage qu'il étudie, l'historien doit contextualiser ces conditions matérielles du voyage afin de se représenter ce que voyager voulait dire et l'incidence que cela pouvait éventuellement avoir sur les événements.

Certes, cette histoire peut sembler bien prosaïque, surtout lorsque le voyageur était peintre ou poète. Mais elle est nécessaire pour qui veut se dégager des représentations que le voyageur donne de son périple et les placer en face de la réalité de ce voyage. Les études littéraires ont par exemple montré que les récits du franchissement des cols alpins, décrits avec force d'adjectifs émerveillés, ou de la traversée mouvementée, avant le débarquement dans le port de Gênes ou de Civitavecchia, avaient la fonction bien précise de dire sous forme métaphorique

qu'il s'agissait bien de la découverte d'un ailleurs, lointain et différent, mystérieux et inquiétant parfois.

La force des images déclinées par le voyageur est telle que l'historien hésite à énumérer les villes-étapes, à décrire les auberges, à rapporter les incidents qui émaillèrent un voyage devenu sous la plume du narrateur une véritable épopée. Il convient certes de ne pas réduire le voyage aux paysages et monuments, aux anecdotes et portraits décrits par le voyageur, mais l'historien ne peut faire l'économie de reconstituer les pratiques du voyageur et de décrypter la représentation des lieux et des personnes qui émanent de ses récits<sup>8</sup>. Leur utilité ne réside non point tant dans leur valeur documentaire que dans la représentation qui est donnée par chacun de soi-même, de l'autre, du déplacement.

Poussant jusqu'à son terme cette histoire matérielle du déplacement, l'historien peut également se demander comment le voyageur contribue à transformer la société qu'il traverse. S'il est seul, a-t-il laissé souvenir de son passage? S'il met ses pas dans les traces de prédécesseurs, a-t-il contribué à l'émergence de nouveaux métiers, comme l'aubergiste ou le cicerone et, surtout, a-t-il involontairement contribué à folkloriser des pratiques peu répandues ou en voie de disparition?

Étude des représentations et étude des conditions matérielles du voyage se complètent pour donner une idée fiable de ce qu'était le voyage. À l'époque contemporaine a émergé et s'est diffusée dans la société européenne une « culture du voyage ».

### UNE CULTURE DU VOYAGE

■ Depuis quelque temps, l'histoire culturelle s'est saisie du voyage comme thème d'étude. Des travaux de grande qualité ont été produits, qui ont souvent fait travailler des chercheurs de disciplines voisines mais qui avaient l'habitude de travailler séparément, notamment des littéraires, des géographes et des historiens. Une réflexion épistémologique s'est dans le même temps développée, afin de définir les questionnements et de repérer les sources, d'une part, mais également de cerner les enjeux de ce champ historiographique<sup>9</sup>. Je m'efforcerai d'en dégager les principales lignes de force de l'apport nouveau que l'histoire culturelle du voyage donne à la connaissance du passé.

Sylvain Venayre propose de le définir comme « un déplacement dans l'espace caractérisé par la rencontre de l'autre ». Il importe en effet de le distinguer de la migration de longue durée, d'une part, et du déplacement habituel, de travail ou de loisir, qui n'a pas la même fonction et ne produit pas les mêmes effets. Il convient par ailleurs de ne pas se focaliser sur la destination au point d'oublier d'étudier le moment particulier qu'est le voyage. Partant de cette définition, il est possible de préciser chacun de ses aspects. Il s'agit d'un déplacement ponctuel, quelle que soit la distance parcourue, à travers un espace, qui n'est pas un territoire connu et maîtrisé et qui permet des rencontres entre des personnes différentes.

Le déplacement lui-même prend différents caractères selon l'intention du voyageur. Il est possible de distinguer en effet des types de voyage, comme celui du touriste, qui émerge vers 1830, le reportage<sup>10</sup>, quelques décennies plus tard, le voyage de noce, à la Belle Époque, le voyage du savant<sup>11</sup>, celui du fonction-

naire ou celui du militant politique, etc. Je me contenterai de deux exemples. Celui des fonctionnaires en premier lieu. La pratique de l'enquête s'imposa au XIX<sup>e</sup> siècle comme mode de préparation aux décisions publiques. Notons pour exemple celles de Villermé<sup>12</sup> ou celles de Charles Didier, qui parcourut à pied la péninsule italienne pour en établir une observation et une description scientifique<sup>13</sup>. Le polytechnicien Charles de Freycinet, fonctionnaire sous le Second Empire, fut chargé de plusieurs missions pour comparer les travaux publics mis en œuvre dans différents pays européens<sup>14</sup>. Ses rapports mettent en lumière le rôle des politiques publiques nationales mais ne doit pas masquer pour l'historien le mouvement de convergences techniques et matérielles qui s'opère au sein des sociétés industrielles et urbaines du XIX<sup>e</sup> siècle. L'autre exemple concerne les voyages politiques : les républicains et les démocrates organisèrent après l'échec de 1848 des congrès internationaux, qui les font exister aux yeux des gouvernements autoritaires et qui assurent leur survie grâce à l'écho que les médias leur donnent. De même, les catholiques s'engagèrent en faveur de la papauté, soit en prenant les armes<sup>15</sup>, soit en organisant un pèlerinage à Rome<sup>16</sup>. Les visites aux exilés ou aux héros démocrates comme Garibaldi ou Victor Hugo constituaient une sorte d'investiture symbolique des militants. Ces voyages de militants, comme ceux des savants, lors des expositions universelles, n'étaient pas tant voués à la découverte de l'autre qu'à la rencontre du semblable. La société du XIX<sup>e</sup> siècle distingue les « bons » des « mauvais » voyages. D'un côté, celui du savant ou du peintre, positif car utile, de l'autre celui du vagabond<sup>17</sup>, dont l'errance est source d'effroi, ou celui du révolutionnaire en fuite ou du prisonnier exilé comme Rochefort. Cette différence pourrait être mesurée à partir du critère de la transformation de la société sédentaire par le passage du voyageur, selon qu'il est attendu et accueilli ou rejeté.

L'historien doit considérer avec précaution les représentations de l'espace et des hommes que donnent les productions de ces voyageurs, qu'il s'agisse d'écrits, de tableaux ou de cartes. Les « vides blancs » laissés sur les cartes jouèrent un rôle non négligeable dans le mouvement d'encouragement à l'exploration initié par les sociétés de géographie<sup>18</sup>. Les récits des explorateurs et ceux des missionnaires tendent parfois à renforcer les stéréotypes ancrés dans la société en leur donnant le sceau de l'authenticité dans la mesure où ils sont rapportés par celui qui a vu. Le missionnaire d'origine poitevine, Monseigneur Augouard, laissait ainsi à penser que les scènes de cannibalisme étaient choses fréquentes dans l'Oubanghi<sup>19</sup>. Dans ces deux cas, il convient de considérer le degré de diffusion de ces représentations auprès du public. Nul doute, pour reprendre les deux exemples ci-dessus – le blanc de la carte géographique comme métaphore et l'inconnu et l'africain comme anthropophage –, que les romans de Jules Verne<sup>20</sup> et les revues des congrégations missionnaires contribuèrent à vulgariser ces images<sup>21</sup>. Les voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle confrontés à l'autre ou au différent lui appliquent des catégories qui renvoient à l'image de soi qui imprègne la société occidentale. Ainsi le voyage dans l'espace était une sorte de métaphore du voyage dans le temps – combien de voyageurs parcourant la péninsule italienne affirment retrouver dans les traits des personnages qu'ils croisent ceux d'un Cicéron ou d'un Salluste – ou du voyage dans

la connaissance – les récits d'exploration confortèrent la certitude diffusée par la jeune science anthropologique d'une hiérarchie naturelle des races<sup>22</sup>. L'étude des sens est également un indice des modalités d'expression de la différence. Le voyageur fait état des odeurs et effluves, des saveurs et goûts culinaires, des bruits et des musiques. Le goût que Stendhal exprime pour la musique italienne ne tient pas seulement au compositeur Rossini mais également dans l'ambiance qui règne dans le parterre.

Pour cerner de la manière la plus fiable l'étrangeté du voyage, l'historien se doit de croiser les sources, de comparer les récits de voyage les plus traditionnels dans leur forme aux autres productions disponibles, de la poésie au guide de voyage, des écrits journalistiques aux images scolaires.

\*

Le voyage au XIX<sup>e</sup> siècle contribua à « une profonde transformation de la façon d'être au monde des Européens de ce temps<sup>23</sup> ». Il modifia les représentations de soi-même et de l'autre, du chez-soi et de l'ailleurs. Il bouleversa les pratiques liées à l'espace en banalisant le déplacement, du moment qu'il était voulu et temporaire<sup>24</sup>. La variété des écrits rapportés à l'issue du voyage est une richesse pour l'historien mais peut se révéler un piège s'il se contente de reprendre les catégories forgées au XIX<sup>e</sup> siècle sans les soumettre au crible d'un questionnement critique. Le voyage ne doit pas être pensé exclusivement à partir de l'intention affichée – littéraire, scientifique, musical. Le décryptage des codes littéraires, picturaux et musicaux doit amener à retrouver le sens qu'il avait pour l'individu comme créateur d'une œuvre et comme membre d'une société dans laquelle l'identité est affirmée à travers la narration de la recherche d'inspiration ou d'action par le voyage. L'individu doit être pensé en rapport avec une société marquée par l'émergence d'une « culture du voyage », c'est-à-dire d'un vivre en société dans laquelle le déplacement et la rencontre de l'autre sont un élément constitutif des identités sociales.

## Notes

\* N'étant pas spécialiste de l'histoire du voyage, mais ayant souvent rencontré des voyageurs dans mes travaux sur l'Italie du XIX<sup>e</sup> siècle, je me suis intéressé à l'historiographie récente de cette question. Cette modeste contribution n'est pas un travail de recherche mais elle vise à rendre compte, dans cette journée pluridisciplinaire, des interrogations et réflexions des historiens du voyage.

1. Bien entendu, ce tableau mériterait d'être nuancé. Après le retour de Musset en France, George Sand continua son voyage italien avec un cicerone, devenu son amant, qui lui fit découvrir des aspects du pays qu'elle méconnaissait.
2. VENAYRE S., « Pour une histoire culturelle du voyage au XIX<sup>e</sup> siècle », *Sociétés et représentations*, n° 21, 2006, Nouveau Monde, p. 5 à 21.
3. NORDMAN D., « Les guides Joanne, ancêtres des guides bleus », NORA P. (dir.), *Les lieux de mémoires*, II. *La Nation*, 1. *Héritages, historiographie paysages*, p. 529-567.
4. LERIVAY B., *Guides bleus, Guides verts et lunettes roses*, Paris, Cerf, 1975.
5. MARTIN L. et VENAYRE S. (dir.), *L'Histoire culturelle du contemporain*, Nouveau Monde, 2005.

6. BRILLI, A., *Quand voyager était un art: le roman du grand tour*, Paris, Gérard Montfort, 2001.
7. *Ibid.*, p. 52-53.
8. VENAYRE S., « Pour une histoire culturelle du voyage au XIX<sup>e</sup> siècle », VENAYRE S. (dir.), *Le siècle du voyage, Sociétés et représentations*, n° 21, avril 2006.
9. *Ibid.*
10. MARTIN M., *Les grands reporters. Naissance du journalisme moderne*, Paris, Audibert, 2005.
11. BLAIS H., *Voyages au grand Orient. Géographies du Pacifique et colonisation, 1815-1845*, Paris, CTHS, 2005. SURUN I., *Géographies de l'exploration. La carte, le terrain et le texte (Afrique occidentale, 1780-1880)*, Paris, EHESS, 2003.
12. VILLERMÉ L.-R., *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, 1840, rééd. *Tableaux de l'état physique et moral des salariés en France*, Paris, Les Éditions La Découverte, 1986.
13. DIDIER C., « Coup d'œil sur la statistique morale et politique », « Notes sur le Royaume des Deux Sicile », « Trois principes. Rome. Vienne. Paris », articles publiés en 1831-1832 dans la *Revue encyclopédique*.
14. Rapports que l'on trouve dans le fonds Freycinet des archives de l'École polytechnique.
15. GUENEL J., *La dernière guerre du Pape, les zouaves pontificaux au secours du Saint-Siège, 1860-1870*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1998.
16. LEVILLAIN P., *Albert de Mun; catholicisme français et catholicisme romain du Syllabus au Ralliement*, Rome, École française de Rome, 1983.
17. WAGNIART J.-F., *Le Vagabond à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belin, 1999.
18. LABOULAIS-LESAGE I. (dir.), *Comblant les blancs de la carte. Modalités et enjeux de la construction des savoirs géographiques (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2004.
19. [AUGOUARD, Prosper], *Dernier voyage dans l'Oubanghi et l'Alima: relation écrite par M<sup>gr</sup> Augouard, ... lettre adressée à son frère, Ligugé*, Impr. de M. Bluté, 1899. Bernard SALVAING, *Les Missionnaires à la rencontre de l'Afrique au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan, 1995.
20. Le premier chapitre de *Cinq Semaines en ballon* met en scène les passionnés d'une société de géographie londonienne acclamant le projet de joindre la côte est à la côte ouest de l'Afrique par une traversée en ballon. La description de l'enthousiasme qui était supposé cet engouement avait nécessairement un effet démultiplicateur.
21. Par exemple les *Annales de la Propagation de la foi* et le *Bulletin des missions catholiques*. PRUDHOMME C. (dir.), *Une appropriation du monde. Mission et Missions, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Publisud, 2004.
22. DIAS N., *La mesure des sens. Les anthropologues et le corps humain au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Aubier, 2004.
23. VENAYRE S., art. cit.
24. ROSENTAL P.-A., *Les sentiers invisibles. Espace, familles et migrations dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, EHESS, 1999. L'auteur invite à se méfier du terme « exode rural ».